

## Albert Marquet Entre la mer et l'eau douce

Bernard Lévy

Volume 48, Number 191, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52775ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Lévy, B. (2003). Albert Marquet : entre la mer et l'eau douce. *Vie des arts*, 48(191), 28–33.

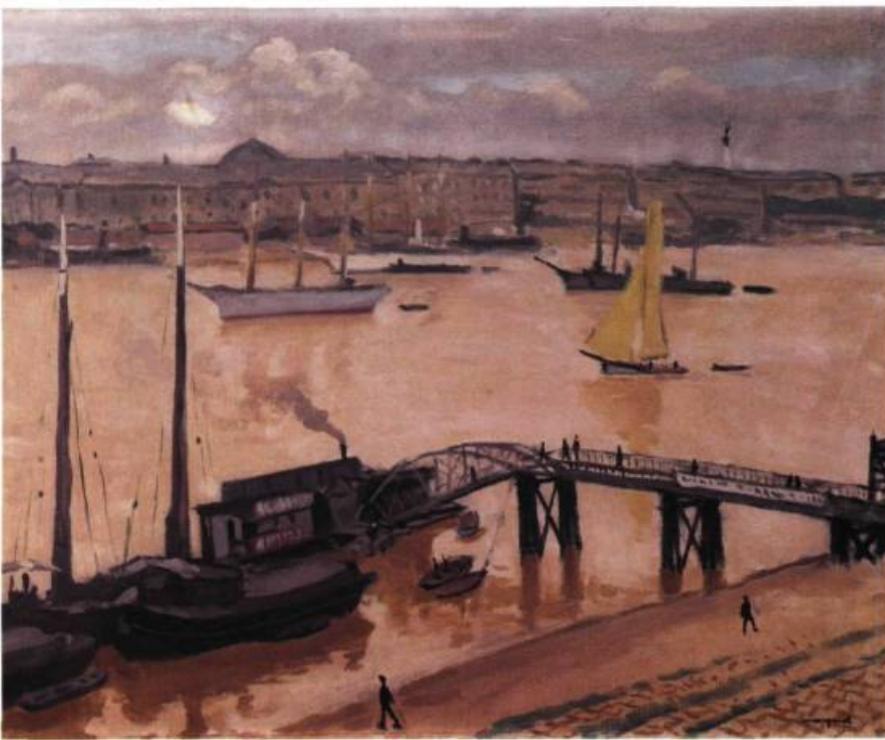
# Entre la mer et l'eau douce

Bernard Lévy

**A**RTISTE VOYAGEUR, ALBERT MARQUET PEINT DES PAYSAGES DU HAUT DE SA FENÊTRE.

OÙ QU'IL S'ARRÊTE, IL CHOISIT DE PRÉFÉRENCE UNE VUE SUR LE BORD DE L'EAU : MER, FLEUVE OU RIVIÈRE.





Le Port de Bordeaux, 1924  
Huile sur toile, 82 x 97 cm  
Musée des beaux-arts de Bordeaux

Il vous est sûrement arrivé de succomber à l'attrait d'un paysage. Dix, cent ou mille fois. Et chaque fois, vous avez murmuré : « Ah ! Comme j'aimerais que le temps s'arrête ! Ah ! Que je voudrais fixer cette image qui s'étend devant moi avant qu'elle disparaisse ! » Hélas, il ne vous reste que des mots pour évoquer le moment et le lieu : « C'était... comment dire ? C'était euh... » Ils vous paraissent insuffisants les mots, à peine susceptibles de rappeler des circonstances ; imprécis, incertains : ils vous trahissent. Ils vous forcent à vous taire sous peine de gâcher ce qui est pour vous un souvenir impossible à traduire, impossible à partager. Peut-être vous aurez pris une photo mais elle non plus ne rend pas le caractère vrai, c'est-à-dire subjectivement vrai de ce que vous avez, tout ensemble, vu et vécu.

Or il y a un peintre qui peint des paysages si vite qu'il ne laisse pas au temps le temps de changer. Cet artiste s'appelle Albert Marquet. Il est né à Bordeaux en 1875 et il est mort à Paris en 1947. Il a passé sa vie à voyager en Europe et en Afrique du Nord. Il a brossé des milliers de tableaux. (L'inventaire – le catalogue raisonné si l'on préfère – actuellement en cours de production, décomptera un jour le nombre total de tableaux.) La plupart de ses peintures représentent des paysages et particulièrement des vues de villes fluviales ou

maritimes. C'est pourquoi l'exposition rétrospective que lui consacre le Musée national des beaux-arts du Québec est intitulée *Marquet au fil de l'eau*. Elle regroupe une cinquantaine de peintures et une trentaine de dessins. Ces œuvres proviennent principalement du Musée des beaux-arts de Bordeaux qui dispose du fonds public le plus important et du Centre Georges-Pompidou (Paris) ; les quelques pièces qui proviennent de collections canadiennes témoignent du rayonnement de l'artiste en Amérique du Nord et confèrent à cette rétrospective son caractère original. Le trait le plus singulier tient sans doute à l'insertion d'une douzaine de toiles du peintre canadien James Wilson Morrice, contemporain et peut-être ami d'Albert Marquet.

#### EAU SALÉE, EAU DOUCE

« Oui, ce peintre qui se distingue de tous les peintres par sa rapidité d'exécution, c'est Albert Marquet », vous dirait John Porter. Directeur du Musée national des beaux-arts du Québec, il est l'instigateur de la rétrospective Marquet. Il songeait à organiser un tel événement depuis longtemps : depuis qu'il avait raté la précédente rétrospective, en 1964 ; depuis qu'il avait été fasciné, l'année suivante, par *Le Pont Saint-Michel et le quai des Grands-Augustins* (1912) ; depuis qu'il croisait des tableaux de Marquet au cours de ses visites dans les grands musées. En fait, les travaux d'approche remontent à une dizaine d'années mais c'est en 2000 que tout s'est décidé. Restait à monter une

exposition qui fût originale et qui correspondît à la sensibilité d'un public certes ouvert à des destinations étrangères mais soucieux aussi de ses propres racines québécoises et nord-américaines.

John Porter a misé sur une ligne directrice qui reflète l'image d'un Marquet artiste voyageur qui se déplace sans cesse tant en France et en Europe (Londres, Naples, Venise, Oslo, Stockholm, Bucarest, Moscou, Amsterdam, Lausanne, Hambourg...) qu'en Afrique du Nord (Tunis, Alger, Le Caire, Tanger...). Pour éviter une présentation chronologique trop linéaire et trop didactique, il a eu l'ingénieuse idée de diviser les œuvres selon deux itinéraires : eau douce et eau salée. Ainsi convie-t-il les visiteurs à un voyage sur les traces de *Marquet au fil de l'eau*. Pour une fois, la métaphore du voyage se trouve-t-elle pleinement justifiée. Il intercale le long de chaque itinéraire des incursions vers les aspects relativement secondaires de la production de l'artiste : l'art du portrait qui révèle son entourage familial, l'art du dessin qui témoigne de son esprit narquois et l'art de l'atelier où se distinguent quelques nus somptueux.

Marquet saisit l'instant dans l'instant. Il capte le moindre détail utile, utile en ce sens qu'en conjugaison avec les autres détails, chaque détail concourt à restituer le caractère de la scène tout autant que son atmosphère. Naturellement. Sans effort apparent. L'observateur est, en effet, frappé par la simplicité de lecture qu'offrent les tableaux de Marquet. Trompeuse simplicité, fruit d'une composition souvent riche et complexe mais sans fioriture.

Aucun détail n'est superflu. La concision que soutient l'économie des moyens et, en particulier, la légèreté de la touche du peintre qui laisse souvent apparente la trame de la toile, facilite la perception immédiate de la scène, contribue à sa *compréhension* à première lecture. Après, eh bien après,

Le Pont Saint-Michel et le quai des Grands-Augustins, 1912  
Huile sur toile, 66 x 82 cm  
Centre Georges-Pompidou, Paris



l'œil se promène. Il vagabonde même le long des quais, des berges, au milieu des passants ou des foules. Il traverse un pont. Il trouve le feuillage d'un arbre ou d'un bouquet d'arbres... Il ondoie sur les flots d'un rivage de l'Atlantique ou de la Méditerranée... Il glisse nonchalamment sur les eaux lisses et dorées de la Garonne à Bordeaux ou bien sur celles délicatement cuivrées de la *Lagune à Venise*... Il suit le cours de la Seine pâle et blond, vert et gris à Paris ou bleu le long de la route de La Frette ou d'un chemin bordé d'aubépines à Herblay... Et puis, il s'arrête. Vous vous arrêtez. Vous avez l'impression que le paysage vous appartient, précisément que la vue que vous avez devant vous, vous appartient. Pour toujours. Voilà : vous venez d'arrêter le temps.

### À LA FENÊTRE

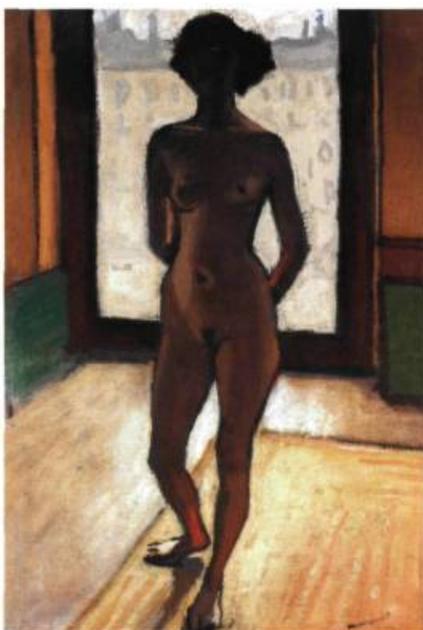
Arrêter le temps. Comment Marquet s'y prend-il ? De la leçon des Nabis (Camille Pissaro, Paul Gauguin), il a retenu la puissance séductrice de la perspective plongeante. La plupart des paysages de Marquet exploitent le surplomb et particulièrement le surplomb panoramique qui donne l'impression de dominer ce que l'on voit. L'artiste n'hésite pas à cette fin à élargir l'horizon et à découper les éléments de l'espace selon divers plans qu'il intègre dans la profondeur du champ justifiant ainsi les effets de proximité marqués par des masses ou des silhouettes nettes aux contours imprécis et les effets d'éloignement flous, voilés, vaporeux. Au besoin, il triche un peu et rabat, comme il a vu faire Cézanne, les plans dans le tableau.

Le surplomb de Marquet est celui que l'on obtient à partir d'une fenêtre ou d'un balcon. Domination discrète. Cependant, contrairement à son ami Matisse, rarement Marquet matérialise-t-il le lieu d'où il peint. Dans l'exposition, cependant, il y a deux importantes exceptions : *Nu à contre-jour*



Albert Marquet à son balcon, 1946

(1909-1911) et *La Fenêtre à La Goulette* (1926). Dans ces œuvres, l'artiste laisse le paysage pénétrer dans l'atelier et dans l'appartement un peu comme un témoin. C'est pourquoi dans le premier tableau, il a peint la porte vitrée et son encadrement et, dans le second, l'amorce des rideaux qui entourent la fenêtre. Dans les autres cas, la distanciation souligne que le paysage est inscrit dans une peinture ; il se révèle donc comme une transcription, comme une écriture.



*Nu à contre-jour*, vers 1909-1911  
Huile sur toile, 73 x 60 cm  
Musée des beaux-arts de Bordeaux

### REPÈRES BIOGRAPHIQUES

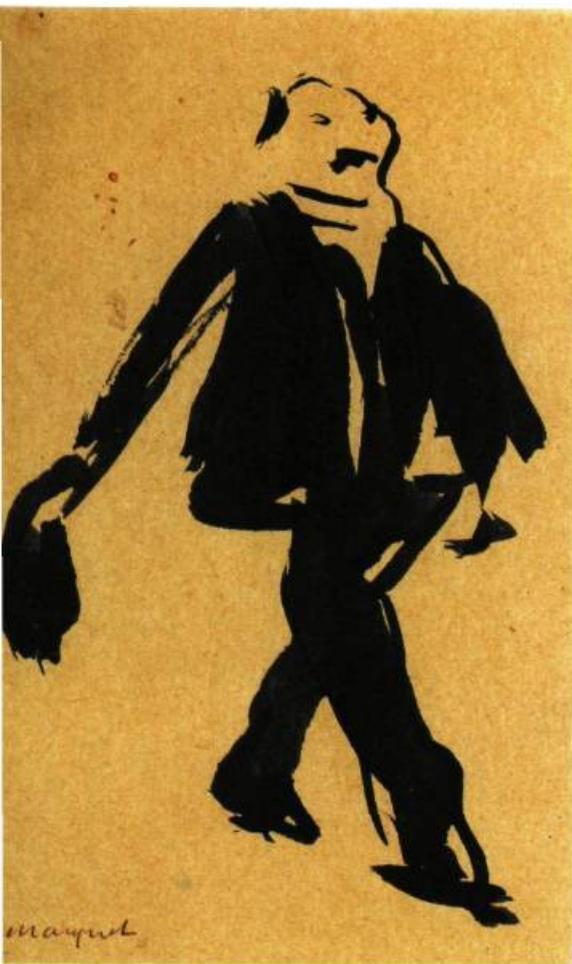
ALBERT MARQUET NAÎT À BORDEAUX, LE 26 MARS 1875. DE 1891 À 1898, IL SUIT LES COURS DE GUSTAVE MOREAU À L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS DE PARIS OÙ IL RENCONTRE HENRI MATISSE, CHARLES CAMOIN ET HENRI MANGUIN QUI DEVIENDRONT SES AMIS. 1901, PREMIÈRE PARTICIPATION AU SALON DES INDÉPENDANTS (IL Y PARTICIPERA JUSQU'EN 1937). 1902, PREMIÈRE EXPOSITION COMMUNE AVEC HENRI MATISSE. 1903, EXPOSITION AU PREMIER SALON D'AUTOMNE (IL Y PARTICIPERA JUSQU'EN 1946). 1905, LOUIS VAUXCELLES DONNE LE NOM DE FAUVES AUX ARTISTES DE LA SALLE VII DU SALON D'AUTOMNE : MARQUET, MATISSE, DERRAIN, ROUAULT, VLAMINCK... 1906, SOUS CONTRAT AVEC LES GALERIES EUGÈNE DRUET ET BERHEIM-JEUNE, À PARIS. DE 1910 À 1940, IL VOYAGE ET PEINT EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER EN EUROPE ET EN AFRIQUE DU NORD. ENTRE 1939 ET 1945, IL PARTAGE SA VIE ENTRE PARIS, LA FRETTE ET ALGER. IL MEURT À PARIS LE 14 JUIN 1947.

Ainsi, Marquet n'invite guère les observateurs à faire corps avec ses paysages. Au contraire, il leur propose une position de retrait propice au plaisir de la contemplation, voire de l'admiration. Ce que présente ainsi Marquet pourrait se définir comme le rapport ou le croisement de ses sensibilités (attention, humeur, virtuosité) avec ce qu'il voit (le spectacle d'un quai, d'une fête, d'un voilier qui glisse sur l'eau). L'artiste restitue ces moments fugaces et suggère de les partager et donc de les prolonger avec vous.

### DE L'ÉCRITURE AU TRAIT D'ESPRIT

À l'opposé de Matisse, Marquet parlait peu. « Je n'ai pas d'autres moyens que la peinture et le dessin », affirmait-il. Il procède à une mise en scène et non à une théâtralisation. Il fixe l'éphémère pour que

*La Fenêtre à La Goulette*, 1926  
Huile sur bois, 41 x 33 cm  
Musée des beaux-arts de Bordeaux



Un homme heureux, 1904  
Encre de Chine sur papier, 15 x 9 cm  
Musée des beaux-arts de Bordeaux

l'on puisse le reconstituer, le retrouver tel quel tout de suite ou demain du premier coup d'œil: temps retrouvable d'un passé qu'exalte le présent permanent des formes et des couleurs et qui débouche sur un futur toujours ouvert. En ce sens, la peinture de Marquet se révèle plus ambitieuse qu'elle n'en donne l'air. Quoi de plus ambitieux justement que de pérenniser ce qui est éphémère? Or, l'éphémère que capte Marquet ne se réduit pas à ce qui est futile, passager comme une mode, non, il s'agit de lieux et de moments où s'exercent des activités de travail, de réjouissance, de déplacement mais toujours sous un certain « climat ».

Au Salon d'Automne de 1905, Marquet expose ses œuvres à côté de celles de Vlaminck, Matisse, Derain. Il sera étiqueté *Fauve* bien qu'il ait renoncé à l'emploi arbitraire des couleurs pures et vives typiques du fauvisme. C'est davantage la robustesse de ses compositions qui incite la critique Vauxcelles à le qualifier de *Fauve*. Robustesse de la densité que l'artiste

confère à son objet peint, figure ou paysage. Marquet reste fidèle à cette qualité tout au long de sa vie. « Ses couleurs ne livrent pas bataille. Elles s'accordent », signale avec justesse Françoise Garcia dans le catalogue de l'exposition. La conservatrice en chef du Musée des beaux-arts de Bordeaux prend la précaution de souligner que le propos de Marquet n'est pas celui de Monet, il n'est pas fondé sur la perception de la lumière changeante au gré des heures de la journée. « Marquet peint sur le motif, mais peu lui importe le temps et même le lieu. Il peint par tous les temps, à toutes les heures, dans le rythme de son propre souffle, non dans celui de la nature. Son écriture rapide ne peut revenir sur un tableau, effacer, gommer, reprendre. »

Marquet n'est ni un peintre chez qui le dessin domine la composition, ni un peintre chez qui les plans colorés sont dépendants du dessin. Peintre, il use des pigments et des plans de l'espace en termes picturaux: il ne cache pas dans ses lettres à ses amis ses préoccupations d'équilibre entre fond et forme, par exemple. Dessinateur, il use du trait pour débusquer ce qui n'appartient qu'au dessin. Dans les deux fonctions, Marquet s'exprime avec vivacité, sans repentir. Son pinceau comme sa plume tracent une écriture qui ne revient jamais sur elle-même. En peinture, s'il prend des libertés avec le cadrage n'hésitant pas à procéder à des rabattements et même à des compressions quand sa conception de la perspective l'exige, son dessin, en revanche, s'affranchit allègrement de la soumission au modèle qui ne sert que de prétexte ou de point de départ à des études de forme et surtout de mouvement. L'économie est telle que le jeu des lignes et des taches s'apparente à celui d'un tracé calligraphique japonais. La sobriété du dessin montre un Marquet tendrement ironique. Il suffit d'observer *Un homme heureux* (1904). Ce qui anime son trait tient de la fantaisie, ce qui le justifie tient du trait d'esprit.



James Wilson Morrice  
La Terrasse, Québec, 1910-1911  
Huile sur toile, 60,9 x 77,6,2 cm  
Montréal, Mount Royal Club

#### D'ÉTONNANTES SIMILITUDES

Tout au long de sa vie, Marquet entretient de solides liens d'amitié avec les artistes de sa génération au premier rang desquels figure Henri Matisse. Il fréquente aussi fidèlement Charles Camoin et Henri Manguin. Et puis, il croise le Canadien James Wilson Morrice (1865-1924). Ce n'est pas le moindre mérite des commissaires que d'avoir inséré dans l'exposition une douzaine de toiles de cet artiste qui partage

#### CATALOGUE

**MARQUET AU FIL DE L'EAU**  
**175 PAGES 44,95 \$**

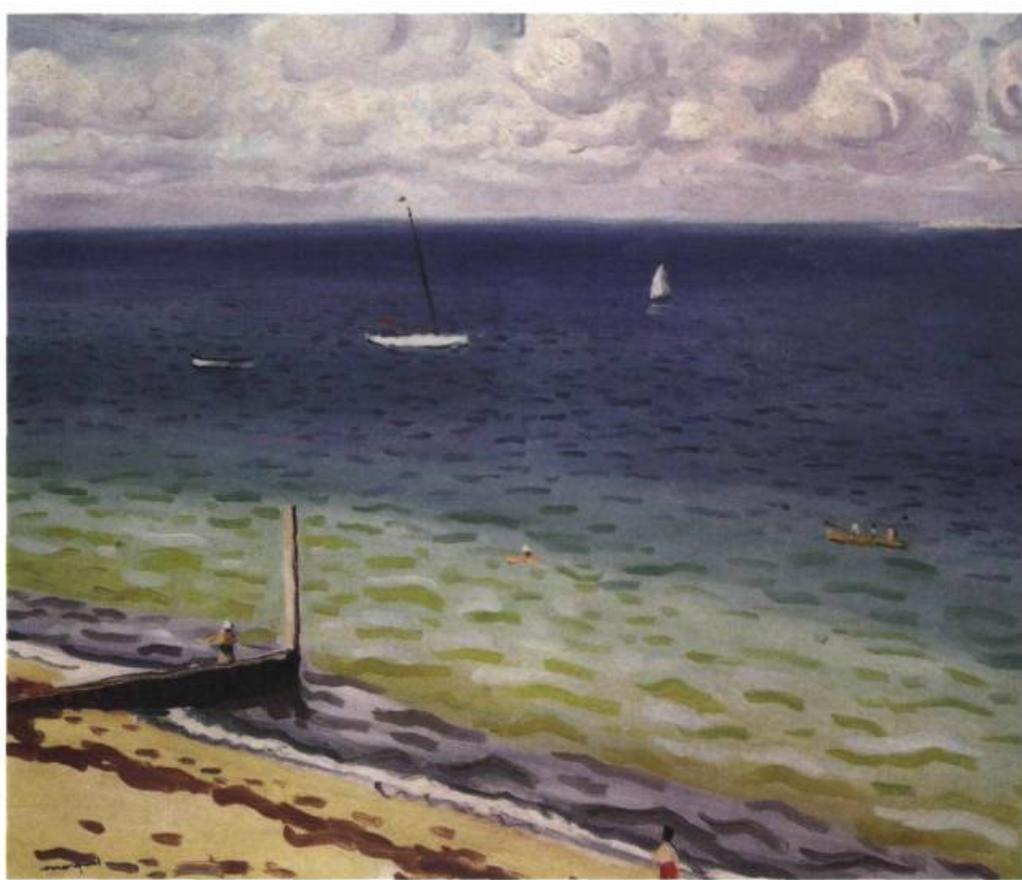
Un catalogue conçu comme un carnet de voyage accompagne l'exposition *Marquet au fil de l'eau*. Il comprend cinq essais: une présentation de John Porter, directeur du Musée national des beaux-arts du Québec qui situe les circonstances de l'exposition (*Fenêtres sur la vie, la mer et l'eau douce*); une chronologie-biographie illustrée et commentée (*Le peintre, sa vie, son entourage*) par Michèle Paret conservatrice au Wildenstein Institute de Paris; une analyse synthétique des œuvres de la collection du Musée des beaux-arts de Bordeaux (*Albert Marquet, le peintre du voyage*) par Françoise Garcia, conservatrice en chef; deux textes de Michèle Grandbois, conservatrice de l'art moderne au MNBAQ: *Présence de l'œuvre de Marquet au Canada* et *James Wilson Morrice et Albert Marquet: des parcours croisés*. Toutes les œuvres exposées sont reproduites dans le catalogue dans l'ordre des sections de l'exposition.

avec Marquet la passion du voyage, un attrait comparable pour l'eau, la fréquentation des groupes qui se réclament de l'esthétique post-impressionniste (tendance fauve), le goût des effets d'atmosphère, le travail des formes plutôt que le pittoresque et l'anecdotique. Morrice habite à Paris le même quartier que Marquet, voyage et séjourne dans les mêmes villes, expose dans les mêmes Salons, fait partie avec Marquet d'un jury de sélection d'artistes. « Pourtant, prévient Michèle Grandbois, aucun document n'appuie l'hypothèse d'une relation suivie entre Albert Marquet et James Wilson Morrice. » Ce qui est remarquable, toutefois, c'est de constater l'évolution de la peinture du Canadien allant de compositions fortement empâtées à des paysages empreints d'une légèreté si diaphane que...

« Observons le tableau *La Terrasse, Québec* (1910-1911) lance Michèle Grandbois, on pourrait croire qu'il est signé Albert Marquet (...) vue en plongée, géométrie du paysage, présence de l'eau et des promeneurs. » Tout y est. Ou presque. Marquet, de la fenêtre du Château Frontenac, aurait brossé cette vue directement sur la toile. Pas Morrice qui trace une esquisse à Québec et réalise le tableau, quelques mois plus tard, dans son



Adrien Hébert  
*Scène portuaire*, vers 1926-1928  
Huile sur toile, 46,3 x 38,8 cm  
Coll. particulière, Montréal



Le Pyla, 1935  
Huile sur toile  
50 x 61 cm

Musée des beaux-arts de Bordeaux

atelier, à Paris. On sera frappé encore par d'autres similitudes entre Marquet et Morrice en comparant leurs toiles *Promenade sur la plage* (non datée) et *Tanger* (1912) : même angle de vue, composition fondée sur un jeu de diagonales formant les triangles de la plage, de la mer, de la ville et du ciel, même atmosphère de vent soufflant vers la ville...

Outre Morrice, signale John Porter, de nombreux peintres québécois auront été sensibles à l'art de Marquet, en particulier Jean Dallaire et Fernand Leduc et même Jean-Paul Riopelle qui rebaptisa son tableau *Prairial* (1948) *Hommage à Marquet*. Sans doute conviendrait-il d'ajouter Adrien Hébert (1890-1965) qui partagea sa carrière entre Paris et Montréal, dont le tableau *Scène portuaire* (1926-1928) présente une forte correspondance avec le style de Marquet : la perspective plongeante, la présence de quais et de voiliers, le jeu des ombres portées, une belle économie de moyens et une saisissante luminosité.

#### UNE MINCE TOUCHE ROUGE

Quelques traits noirs suffisent pour animer les passants et les flâneurs qui traversent *Le Pont Saint-Michel* et le quai des *Grands-Augustins*, quelques traits jaunes délavés, turquoise et verts et bleus qui ondulent ou qui ondoient sur la mer

emplissent votre regard de l'indiscutable plénitude berçante de la mer vue de haut : voici la plage, voici *Le Pyla*. Une tache blanche et vous savez qu'un voilier vogue poussé par la brise. Et puis vous avez remarqué une mince ligne rouge, dans une autre toile, c'était une tache rouge. Vous murmurez, certain d'avoir raison : « Le tableau n'aurait pas été complet sans elles. » Vous appréciez maintenant Marquet en connaisseur. □

#### MARQUET AU FIL DE L'EAU

DIRECTION GÉNÉRALE : JOHN PORTER,  
DIRECTEUR DU MUSÉE NATIONAL  
DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC (MNBAQ)

DIRECTION DU PROJET : LINE OUELLET, DIRECTRICE  
DES EXPOSITIONS ET DE L'ÉDUCATION (MNBAQ)

COMMISSAIRES : MICHÈLE GRANDBOIS,  
CONSERVATRICE DE L'ART MODERNE AU MUSÉE  
NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC ET  
FRANÇOISE GARCIA, CONSERVATEUR EN CHEF DU  
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE BORDEAUX (FRANCE)

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC  
PARC DES CHAMPS-DE-BATAILLE, QUÉBEC  
DU 24 MAI AU 7 SEPTEMBRE 2003